Le grand troupeau

Article paru dans le journal la Région, de mai 2014 :

La trente et unième montée à l'alpage de Philippe Collet

L'agriculteur de Suchy a mené son troupeau jusque dans les pâturages français, où les génisses passeront l'été. Depuis La Praz, le voyage s'est fait à pied.

Les tracteurs et les camions à bestiaux ont conduit les génisses au village de La Praz, vendredi. Après le recensement et les derniers préparatifs, la famille Collet a mené les bêtes jusqu'au pâturage des Grandes Mauves. Le départ s'est fait sous la pluie.

Le troupeau de Philippe Collet estive dans les pâturages de la région de Mouthe depuis 1984. Il est monté à l'alpage pour la 31e fois, ce dernier vendredi du mois de mai, comme à l'accoutumée. «En 30 ans, les génisses ont toujours fait un bout du chemin à pied, commente l'agriculteur de Suchy. Sauf l'an dernier, le temps était trop exécrable, toutes les bêtes sont montées en camion.»

Les préparatifs de la fête ont débuté par la ronde des tracteurs et des camions à bestiaux, qui ont conduit les génisses à La Praz. Village de départ de la Montée depuis le début des années 1990. Les bêtes sont recensées et parées pour le défilé. Cette tâche réunit la famille Collet, les éleveurs qui lui confient le bétail pour l'été et des amis qui ne manqueraient l'événement pour rien au monde.

Après la photo de famille, le troupeau s'ébranle et attaque le col du Mollendruz. Au sommet, une halte est de rigueur. Le public est présent. Il salue l'événement en trinquant à l'amitié. Le cortège repart, traverse Le Pont, fraction de commune où la société de développement organise une fête pour l'occasion. Puis les bêtes gagnent les Charbonnières et poursuivent leur chemin jusqu'au Poteau, lieu-dit qui marque la frontière entre la Suisse et la France. Elles reprennent des forces pendant la nuit, alors que les accompagnants partagent un repas autour du feu et s'offrent de petites heures de sommeil. Le troupeau reprendra sa route, samedi à 7h, pour arriver au pâturage des Grandes Mauves peu avant l'heure de l'apéritif. Pour les génisses les vacances commencent.

Pierre Blanchard

En ces trente et deux ans en 2015, combien d'articles, combien de photos, sur cette montée exceptionnelle qui constitue un événement dans l'année. Les trois points forts de ce que l'on peut considérer comme une véritable entreprise, consistent au passage au Mollendruz, puis plus tard celui de la rade du Pont, avec le franchissement du pont de la Goille, et enfin la traversée du village des Charbonnières et notamment celle de la place de l'église ou quatre mois plus

tard sera fêtée la descente des troupeaux et de départ de la nouvelle saison des vacherins.

Une saison chasse l'autre, et tout soudain, l'on se retrouve vieux !

N'empêche, le passage de ce grand troupeau, c'est un moment de l'année à ne pas manquer.

Les difficultés pour organiser une telle manifestation, si belle soit-elle, ne manquent pas, ne serait-ce que celle de ne pas laisser le bétail commettre des déprédations sur les bords de cette route longue de vingt cinq à trente kilomètres, notamment au sujet des nombreux véhicules parqués à proximité. Il faut veiller sérieusement sur ses troupes qui doivent filer droit sans trop regarder à droite ou à gauche.

On se souvient d'un autrefois où un exercice de la pompe, aux Charbonnières, nous avait fixé en position dans le bas de ce village. C'était le même soir où devait passer le grand troupeau. Dès vers neuf heures environ, on avait pu l'entendre déboucher là-haut au niveau du Mont-du-Lac. Et désormais on avait pu le suivre sur le plan sonore plus que sur celui visuel, car les maisons et la verdure cachait le troupeau, tout au long de son parcours qui devait l'amener à notre niveau en une bonne demi-heure, histoire de faire ces trois kilomètres à son allure ordinaire qui doit être tout au plus 5 km/h. L'instant était émouvant. Il nous avait demandé alors d'écrire un texte à la gloire de ce grand troupeau. Ce qui fut :

On l'entendit longtemps à l'avance. C'était un bruit sourd et diffus qui ne ressemblait à aucun autre. Était-ce de l'orage, des tanks qui débouchaient sur la Vallée, un long convoi de camons militaires venant positionner des hommes pour ce que l'on appelle « la petite guerre » ? On aurait pu tout imaginer si l'on n'avait pas su qu'il s'agissait du grand troupeau dont l'heure de pacage à la douane franco-suisse des Charbonnières était fixée. L'immense troupeau. Là-bas, à la Praz, ils avaient rassemblé les bêtes d'exploitations différentes pour les monter ensemble, à pied, jusqu'à la frontière où une répartition se ferait pour les autres alpages français de la région. Ca simplifiait. On partait vers les sept du soir de la Praz, peut-être quelque peu avant, pour arriver au Pont à neuf heures et demie et pour traverser ensuite le village des Charbonnières une petite demi-heure plus tard.

Pour l'heure il y avait ce gros roulement là-bas, derrière les collines, ce devait être au niveau des Places. Et puis le roulement cessa pour recommencer suivant qu'il y avait un obstacle ou non, paroi ou ban rocheux, forêt, pâturage. Mais le bruit aussi se coulait dans le vallon du col pour sourdre au carrefour du Mont-du-Lac et parvenir jusqu'à nous. C'était déjà magnifique, ce grand bruit qui n'irait désormais qu'en s'amplifiant.

Quel bruit magnifique, oui, quelle immense et belle vibration faite de centaines de cloches de vaches en lesquelles se mêlent les cris des hommes, encore que ceux-ci non encore très distincts. Ca viendra. Et cette vibration était

en harmonie totale avec une autre qui était en nous depuis peut-être vingt générations en arrière. Et celle-ci désormais, de vibration intérieure, elle avait accompagné tous ces hommes de la terre qui montaient à l'alpage. On était ému parfois presque aux larmes tant l'émotion se révélait forte. La montée, avec tout ce que cela sous-entend, les fleurs de papier, les sapins sur les têtes des plus belles vaches, les brodzons, les mandzons, les courroies parfaitement cirées de noir, les ceintures, les bâtons ou les cannes, les chapeaux et les capets de berger, les poches à sel brodées sur le cuir, le bruit des cloches, les hèlements[1]*, les cris, les jurées parfois, les hommes placés à la tête des troupeaux ou ceux qui le longent ou le suivent, et ces jolies filles plantées solidement sur leurs guiches et dont certaines ont de fortes et belles poitrines. Et puis après, au terme du voyage, l'herbe fraîche, intacte, que le troupeau s'empresse de manger et piler et le chalet, souvent sur une petite colline, à l'accueillir alors que tu ne le vois que de loin encore avec ses portes de l'écurie que l'on a déjà ouvertes, car il y a une semaine que l'on est venu pour préparer les bassins et refaire les clôtures.*

Et ces vibrations s'accordent pour créer en toi une résonnance profonde et mystérieuse qui te transporte. Tu n'es plus le même. Tu n'es d'ordinaire pas paysan, tu le deviens et parmi les meilleurs, avec en point de mire de montrer des bêtes superbes dont on a fleuri la tête et lavé la queue. Et tu te mélangerais au troupeau. Et te voilà en route avec les bêtes, avec ces filles dont tu aimes les sourires éclatants découvrant des dents saines et fortes. Elles sont la vie. Autant que le troupeau et ce grand et merveilleux bruit de cloches et ce hèlement des hommes, ces huchées, comme on dit aussi.

Et le troupeau là-bas progressait. Il avait descendu la route du Mont-du-Lac en direction du village du Pont. Il y était arrivé maintenant où le bruit, étrangement, s'était tu. Était-il mangé par une rangée d'arbres, par le lac, par la colline des Epinettes ?

Cinq minutes et l'on traversait le village. Mais si en tête on arrivait au niveau du Pont, à l'arrière on n'en était pas encore en son milieu, avec même, pour les dernières bêtes, un retard de plus de dix minutes qui laissait des modzons à peine à l'entrée du village. Le troupeau passait désormais le pont pour s'apprêter à déverser sa longue échine mouvante en l'espace qui sépare nos deux villages. Alors le bruit reprenait plus fort. C'était beau, c'était grand, même vu de loin. C'était prodigieux. Car maintenant on pouvait le voir, le grand troupeau, et il progressait sur la route, et il absorbait les mètres, les cents mètres, qui passait devant chez Imboden, devant la cabane des Forces de Joux, et puis qui disparaissait à nouveau en même temps que le bruit, là-bas, parmi les premières maisons de notre village. On était aux Crettets.

Ici, c'était un exercice de pompiers, on nous laissa partir. On remonta la rue pour aller là où on le verrait le mieux, le grand troupeau, sur la place de

[1] Hêlement ou hèlement, mot non dans le dictionnaire. De héler, signifiant appeler de loin pour faire venir. Si hèlement n'est pas recensé, héler par contre l'est parfaitement.

l'église déjà noire de monde. On se mélangea à la foule. Parmi elle, placé au bord de la route, tu le verrais, celui-ci, déboucher au contour du Cygne pour aussitôt se développer sur la place.

Pour l'instant il s'était comme fondu dans le village. Et puis soudain les voilà, les premières bêtes, les belles, bouquetées, et les hommes en brezons avec la canne ou le bâton, et les fils et les filles, et tous et toutes. Ils marchent avec fierté. Ils sont assurément au centre du monde. On les envie. Ils vont droit, la tête relevée. Le troupeau fend la foule mise prudemment sur le côté. Et il amorce le grand virage qu'il y a. Et toutes les cloches, des dizaines de cloches, des grosses et des petites, des toupins si énormes que l'on se demande comment elles font pour les porter, elles vont se briser le cou, elles doivent être fatiguées à mort, mais non, même pas, ce sont les plus fières et les plus heureuses. Et ça cogne, les métaux, tôle ou laiton. Et c'est beau, c'est fort. Et l'on voudrait, si l'on ne se retenait pas, tout de même, à votre âge, Monsieur, pleurer tant c'est beau pour laisser aller hors de soi toutes les larmes de son corps, tant ce spectacle, on le devine, est immortel, qui se développe là, sous nos yeux. Il était de hier. Il est d'aujourd'hui. Et il sera encore de demain. Assurément. Et voilà les premières bêtes, de superbes génisses, pas de vaches laitières dans ce troupeau, elles disparaissent déjà derrière la boulangerie et vont sur la route de Mouthe. Mais avec le nombre, ça peut passer longtemps. Et ça passe longtemps. Les grosses génisses étaient devant, les plus jeunes sont à l'arrière, à traîner la jambe. Et le bistroquet du village offre à boire, du blanc ainsi que le veut la coutume, dans de petits verres. Et si certains s'arrêtent tandis que le troupeau poursuit, ils rattraperont bientôt à grandes enjambées. Voici Goudron[2]*, l'habitué de toutes les montées du coin, en bredzon noir avec des edelweiss brodés, blanc sur noir. Il a son bâton. Il est boursouflé de partout, rouge et suant, en nage même. On lui voit les gouttes tomber du front. Soufflant et buvant, parlant, sacré programme ! Il est formidable. Son bredzon va éclater. Sa voix est puissante, il tonne, sûr de son fait, ici véritablement à la seule place où il doit être, le reste n'étant que bagatelle, presque superflu. C'est le mythe incarné, Goudron. Il descend vite un second verre. Son cotzon lui aussi est formidable. On ne voit que lui. Et il repose le verre vide sur le plateau pour repartir en courant après le troupeau, trois pas, pour commencer sitôt après ses grandes enjambées de berger. Il est heureux. Il est transcendé, au-dessus de tout. Presque dans un nuage. Et le vin y aide. Vous comprenez, ce n'est qu'une fois l'an, le temps des montées. Il faut profiter pendant qu'on est jeune ! Surtout quand on a ses bonnes jambes. C'est une grande fête de la fin du mois de mai. Et même si la marche est pénible, on tiendra jusqu'au bout. D'ailleurs, les Charbonnières, n'est-ce pas déjà un peu le bout ? Restera la montée de la route de Mouthe, le plat du Bonhomme et après ce sera déjà la douane.*

---

[2] De la famille Rochat du Séchey, surnommé de telle manière pour avoir « usé » la route entre le Séchey et les Charbonnières avant d'avoir son permis de voiture ! Malheureusement décédé et aujourd'hui et figure manquante des montées de tous genres.

Après le gros, de petits groupes de jeunes attardés et moins disciplinés. Et ça passe. Et ça passe, je le certifie, un quart d'heure, disons dix bonnes minutes. Et puis tout se calme. Et il y a un grand vide sur la place du village d'où les gens s'en vont. C'est fini. On en revient aussi à des idées de réalité. Ce que sera la vie au chalet. Toutes les journées y seront-elles belles ? N'y aura-t-il pas la pluie et la boue, l'ennui, le dégoût même parfois d'une vie d'une si incroyable monotonie ? La montée ne cache-telle pas derrière elle la tristesse d'un détachement de choses plus douces et plus viables au cœur d'un village, avec surtout cette présence des femmes qui manque si cruellement là-haut ?

Et quand je remontai à notre maison, après que j'aie quitté à mon tour la place de l'église, le grand troupeau, je l'entendis, puissant toujours, fabuleux, qui montait la route de Mouthe que la nuit maintenant, on ne discernait que la lueur des feux des voitures et quelques lampes éparses, absorbait. Et le grand troupeau disparaissait dans la forêt qui ne reviendrait plus. Il allait justement vers la douane où il dormirait pour reprendre demain matin, par petit groupes, car il serait fragmenté, les chemins des différents qui mènent aux différents alpages français du Risoud[3].

Et maintenant les photos du passage du grand troupeau au Pont ce 29 mai 2015, vers 21 heures 30. La nuit tombe déjà, aussi les photos ne peuvent-elles pas être d'une qualité transcendantale.

Ils passent… La SDP (Société de développement du Pont) a fait de cette soirée-là une manifestation inscrite à son calendrier annuel.

[3] Risoud s'écrit toujours désormais avec le d sur Suisse, tandis qu'autrefois on mettait surtout le x. Sur France, même à l'heure actuelle, Risou.. s'écrit avec un x.

- Allons, les bêtes, avec ce bon pas on ira jusqu’au bout en un rien de temps !

Le temps d’une ou deux photos et le groupe de tête est déjà passé.

Et les vagues se suivent…

Qui ce soir-là n’est pas à la fête ?

Les dernières auront tôt passé.

Là-bas, ils franchissent déjà le pont de la Goille…

tandis que le lac de Joux, dans sa paix presque déjà nocturne, n’a cure de tout ce grand remue-ménage.

La nuit est tombée sur le village…

Et là-bas, au niveau du Bonhomme, le troupeau, tout comme celui-ci, du vendredi 22 mai, venu de Vallorbe, gagnera la vaste région des alpages franco-suisse. La saison alors pourra vraiment commencer.